

LES ARTICLES EN LIGNE DE

KADATH

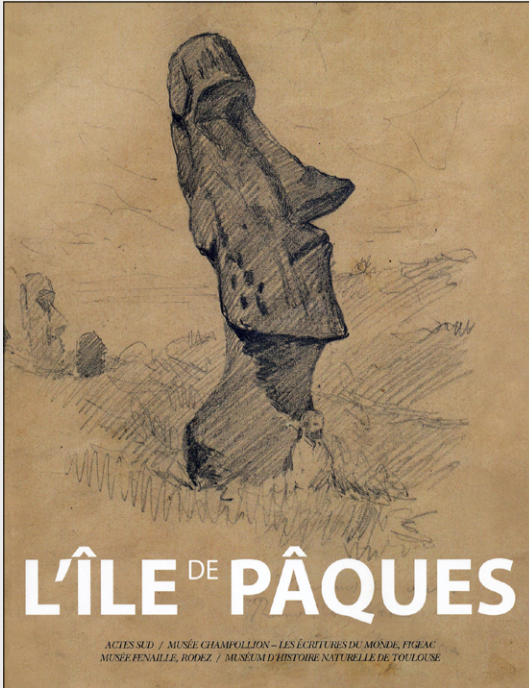


Île de Pâques : l'origine
de l'écriture *rongorongo*

François Dederen

A o û t 2 0 1 9

En marge d'une exposition



Le 30 juin 2018, trois exceptionnelles expositions thématiques consacrées à l'île de Pâques ouvraient leurs portes dans trois villes françaises d'Occitanie, respectivement au Muséum d'histoire naturelle de Toulouse (« Le nombril du monde »), jusqu'au 30 juin 2019, au musée Fenaille à Rodez (« L'ombre des dieux ») et au musée Champollion à Figeac (« Les bois parlants »), toutes deux jusqu'au 4 novembre 2018. Sous les auspices du ministère de la Culture / Direction générale des patrimoines / Service des musées de France, ces événements ont rassemblé des pièces uniques rarement visibles, prêtées pour la circonstance par plusieurs grands musées français et étrangers et

d'autres issues d'importantes collections privées. Ceux qui n'ont pas eu la chance de pouvoir les admirer les retrouveront dans un catalogue réunissant les contributions rehaussées d'une belle iconographie, de plus d'une douzaine d'experts proposant un instantané de la recherche sur la société rapanui, son contact avec les Européens, ainsi que les interprétations et regards contemporains (le renouveau culturel, le tourisme envahissant, les défis de la mondialisation...)¹.

Les énigmatiques signes – les *rongorongo* (ou *koahau rongorongo*, les « bois parlants ») – de ce que d'aucuns tiennent pour une écriture qui défie toujours la sagacité des chercheurs, ont bien évidemment fait l'objet d'un chapitre par deux spécialistes : Paul Horley (membre associé de la Société des Océanistes et de la Easter Island Foundation, en Californie, éditeur du *Rapa Nui Journal*) et Konstantin Pozdniakov (linguiste, Institut national des langues et civilisations orientales, membre senior de l'Institut universitaire de France)². Ce sujet ayant été traité à diverses occasions dans nos pages de Kadath³, il importe de résumer ici quelques points essentiels de leur chapitre se voulant une sorte d'état de la question.

¹ *L'île de Pâques*, Actes Sud / Musée Champollion – Les écritures du monde, Figeac / Musée Fenaille, Rodez / Muséum d'histoire naturelle de Toulouse, 2018.

² L'écriture de l'île de Pâques, *ibidem*, p. 80-93.

³ http://www.kadath.be/html/theme_index.html

Les coauteurs soulignent d'entrée de jeu que l'on s'accorde en général à reconnaître que les grandes écritures indépendantes (par opposition à celles empruntées) sont apparues et se sont développées dans ce que l'on convient d'appeler les brillantes civilisations, entendez celles nées « aux carrefours des voies commerciales, dans les vallées des grands fleuves qui permettent d'entreprendre des travaux collectifs d'irrigation et d'accumuler des richesses qu'il convient de comptabiliser et d'enregistrer » (p. 80). C'est par ce postulat, en regard de l'isolement absolu de la minuscule île de Pâques au milieu de l'océan Pacifique, que le *rongorongo* se voit dénié par beaucoup le statut d'écriture à part entière ; ils la relèguent ainsi plus volontiers au rang de pré- ou proto-écriture, soit un simple code mnémonique fonctionnant tel un pense-bête pour supporter un récit, indépendamment de toute logographie. Les tablettes inscrites de ces glyphes résistant toujours officiellement au déchiffrement, les tenants de l'originalité de l'écriture et/ou de son caractère autochtone, se retrouvent dès lors déforçés pour soutenir l'hypothèse. Horley et Pozdniakov actent néanmoins que « depuis la découverte du *rongorongo*, il y a maintenant cent cinquante ans, les chercheurs ont accumulé plusieurs arguments allant dans ce sens ». (p. 80). Nicolas Cauwe, archéologue, conservateur Préhistoire et Océanie aux musées royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles – par ailleurs membre du commissariat scientifique de l'exposition de Toulouse – fait partie des sceptiques arguant que les tentatives de décryptage ne sont pas concluantes à ce jour et, par là, d'aucune aide à la compréhension du passé de l'île de Pâques. Il écrit à propos des tablettes : « [...] des expériences anciennes montrent que la "lecture" de ces bois n'était apparemment possible qu'en connaissant au préalable le répertoire traditionnel par cœur. En Polynésie, les conteurs en appellent souvent à des accessoires chargés de pouvoirs (bâtons, cordes à nœuds...) pour certifier l'authenticité de leurs narrations. Il semble que les tablettes de l'île de Pâques permettaient d'atteindre le même but, via l'invocation d'entités fondamentales. Si tel est le cas, les *kohau rongorongo* ne renferment aucun récit ; ils assuraient plutôt la force de la tradition orale. »⁴

S'il est bien connu que ces textes sont en boustrophédon, ils ont de surcroît la singularité d'être en boustrophédon à inversion alternée, ce qui est unique dans les écritures anciennes. Le corpus des *rongorongo* compte environ quatorze mille cinq cents glyphes, soit un signe ou un groupe de signes (ligature) entre deux espaces. Ce matériel épigraphique est fourni par des artefacts en bois, incisés, principalement une vingtaine de tablettes, un bâton de chef de 126 cm de long et 6 de diamètre, dit Bâton de Santiago (orné à lui seul de 2320 signes), quelques pendentifs, une tabatière (dont l'originalité des signes reste discutée), certaines pièces de la statuaire et des pétroglyphes. Outre le rôle primordial joué par l'évêque Tepano

⁴ *Île de Pâques. Le grand tabou*, Versant Sud, Louvain-la-Neuve, 2011, p. 13.

Jaussen dans la reconnaissance et la préservation des « bois parlants » et la constitution d'une première banque de données, Horley et Pozdniakov passent succinctement en revue les contributions des pionniers de l'étude de l'écriture de l'île de Pâques : William J. Thompson (1891) et Katherine Routledge (1919) ; Thomas Barthel (qui livra en 1959 le premier catalogue méthodique de 790 signes, une somme utilisée par la plupart des chercheurs) ; les chercheurs de « l'école de Léninegrad » (peu avant puis après la Seconde Guerre mondiale, poursuivant ensuite sous la direction de Yuri Knorozov, réputé pour sa contribution à la compréhension de l'écriture maya) ; Irina Fedorova (1978), Steven R. Fischer (qui améliora notamment le catalogue de Barthel en 1997) ; le linguiste français Jacques Guy ; sans omettre les travaux d'Igor Pozdniakov (père du second coauteur) ni ceux de Catherine et Michel Orliac, auxquels ont doit la première datation au carbone 14 d'une tablette (celle dite « la petite de Léninegrad »), qui la situerait entre 1680 et 1740⁵. D'après les spécialistes, les textes courts des *rongorongo* traiteraient de généalogie, d'astronomie, du calendrier, d'agronomie, de navigation, des mythes de création, voire de poésie. Bien que la préoccupation calendaire semble admise par plusieurs (combinaisons de représentations de poissons et de croissants de Lune), personne n'est à ce jour en mesure de démontrer ou favoriser formellement l'une ou l'autre proposition et il faut reconnaître qu'il n'existe pas de consensus quant à l'interprétation des tablettes, chaque chercheur privilégiant sa propre théorie⁶.

Pour nos deux coauteurs, les *rongorongo* constituent néanmoins bel et bien une écriture ; en témoignent des traces de repentirs mises en évidence par Horley à l'aide du microscope électronique sur certaines tablettes (Tahua, Aruku Kurenga et Mamari). Lorsque l'espace venait à manquer, par exemple en fin de ligne, le graveur repolissait le bois et y incisait la nouvelle séquence correcte. Les instruments modernes d'analyse et de reprographie contribuant ainsi à établir un relevé d'une précision optimale des glyphes et de leurs nombreuses variantes, il y aurait urgence à refaire un catalogue exhaustif actualisé, les précédant comportant des erreurs de retranscription.

Sa position n'étant pas ouvertement exprimée dans ce chapitre, il est aussi utile de se référer à l'exposé que fit Konstantin Pozdniakov à Toulouse, et dans lequel il dit : « [...] beaucoup de signes représentent des images reconnaissables d'objets relatifs à la culture et à l'environnement rapanui : humains, oiseaux, créatures marines, éléments floraux, représentations d'outils ou d'ornements personnels aussi bien

⁵ Des confirmations complémentaires seraient toutefois bienvenues, car des dates plus récentes ont aussi été proposées.

⁶ Le lecteur désireux d'en apprendre davantage sur l'historique et les tentatives de déchiffrement est invité à se reporter également aux écrits et recherches – bien que boudés par le cénacle – de Lorena Bettochi (*Kadath* n° 105).

que des motifs géométriques. Comme l'iconographie des signes correspond parfaitement aux conventions de l'art rapanui, nous pouvons être sûrs que l'écriture a été développée sur l'île. »⁷ Voilà qui est plus clair et attesterait, pour son cosignataire et lui, que les *rongorongo* seraient bien une invention autochtone, en dépit de la tradition orale rapportant l'arrivée des « bois parlants » avec le débarquement de l'ancêtre Hotu Matua, en provenance de « Marae Renga », sur Hiva, dans l'archipel des Marquises, à une période comprise entre 600 et 800 de notre ère ou entre 1000 et 1200, les avis restant partagés⁸. Et alors qu'il semblait encore en douter voici une vingtaine d'années⁹, Pozdniakov, grâce à la comparaison statistique systématique – la meilleure option en l'absence de textes bilingues – avance pour une partie du corpus l'hypothèse d'une écriture fondamentalement syllabique, disposant aussi de signes logographiques et parfois simplement idéographiques. Alors que Barthel avait isolé 120 signes indépendants, les Pozdniakov, père et fils, ont publié une version du catalogue réduisant ce nombre à 52, qui d'après eux caractériserait plus de 90% des signes du corpus. En tout état de cause, même en étant moins radical, ce nombre de signes indépendants ne dépasserait pas la centaine, ce qui compte tenu des caractéristiques des langues polynésiennes pointe vers une écriture syllabique. En finale, avec son coauteur, Konstantin Pozdniakov plaide pour une étude approfondie de la langue rapanui susceptible de contribuer au déchiffrement des *rongorongo*.

Ce débat, loin d'être clos, nous a incités à solliciter les commentaires de François Dederen (dit « Te Pito »). Notre compatriote – amateur au sens le plus noble du terme – est un observateur attentif de l'histoire et de la culture pascuane de longue date ; auteur de plus de 400 notes ou communications diverses sur le sujet¹⁰, d'un impressionnant ouvrage sur sa statuaire en bois¹¹, et assurément l'un des rares scribes du *rongorongo*... hors Rapa Nui. Pour avoir patiemment gravé à l'ancienne et méticuleusement reproduit à l'identique une série de « bois parlants », nous l'avons invité à faire part ici de son sentiment concernant leur origine.

Patrick Ferryn

⁷ Ecriture rongorongo – Les bois parlants, 25.10.2018 (<https://www.youtube.com/watch?v=R9MbgyhthIM>)

⁸ Hélène Guiot, *Île de Pâques*, op. cit., p. 30.

⁹ Les bases du déchiffrement de l'écriture de l'île de Pâques, *Journal de la Société des Océanistes*, 103 (2), 1996, p. 289-303.

¹⁰ Ses textes sont accessibles sur ce blog : <https://berphi.skyrock.com/2.html>

¹¹ *Corpus Rapa Nui. Inventaire mondial de la statuaire en bois de l'île de Pâques*, édition à compte d'auteur, Braine-l'Alleud, Belgique, 2013.

Île de Pâques : l'origine de l'écriture *rongorongo*



*François Dederen « Te Pito »
(© Photo Bernard Philippe)*

Un peu d'histoire

Tout commença en 1864, lorsque le frère Eugène Eyraud de la congrégation des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, dite de Picpus, révéla à son supérieur, monseigneur Tepano Jaussen, évêque de Tahiti, qu'il y avait, dans les cases-bateaux de Rapa Nui, des bois et des bâtons recouverts de dessins. L'année suivante, les Pascuans offrirent, en remerciement des attentions des religieux vis-à-vis de leurs conditions de vie lamentables, une planchette recouverte d'un écheveau de cheveux humains – un cadeau prestigieux, les cheveux étant sacrés en Polynésie. Ce présent fut remis, quelque temps plus tard, à monseigneur Jaussen.



Figure 1. La tablette dite l'Échancrée, qui servit à enrouler les cheveux. (© Dr Stephen Chauvet)

Curieux de voir ce qui pouvait éventuellement se trouver sur cette planchette, l'ecclésiastique enleva la tresse de cheveux, et fut extrêmement surpris de constater que l'objet comportait, sur les deux faces, une sorte de manuscrit dont une ligne sur deux était écrite à l'envers, c'est-à-dire en boustrophédon. Par la suite, il demanda aux religieux qui résidaient sur l'île de lui trouver d'autres tablettes écrites. Il semble qu'il put en récolter sept pour n'en garder finalement que quatre. L'une, dénommée Keiti, fut offerte à l'université belge de Louvain, une deuxième au musée de Leningrad, et une troisième fit l'objet d'un échange avec un collectionneur, le docteur Stephen Chauvet.

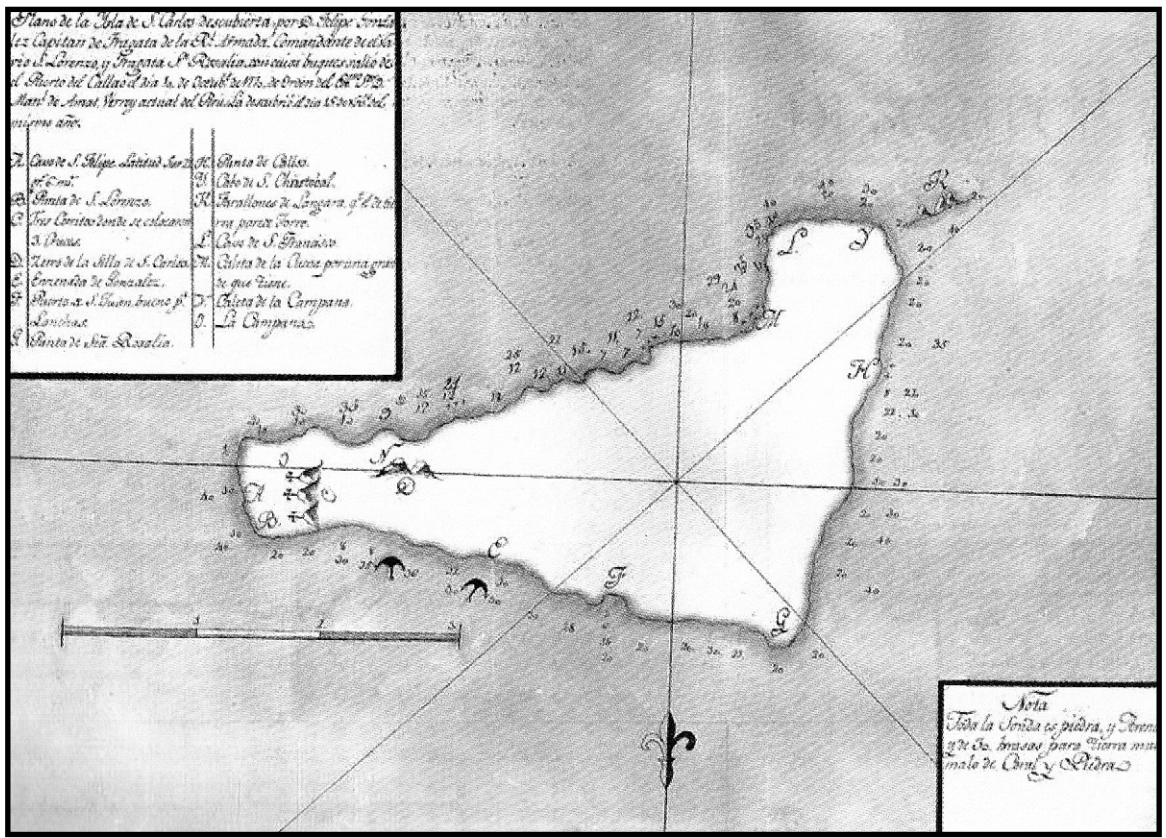


Figure 2. Carte de l'île de Pâques dressée par le capitaine espagnol Felipe González de Ahedo, également orthographié Phelipe González y Haedo, lors de son expédition de 1770. (Bibliothèque Royale d'Espagne)

Depuis 1864, la plupart des scientifiques du monde entier sont persuadés que cette écriture ou aide-mémoire que nous connaissons sous le nom de *rongorongo*¹², est bien originaire de Rapa Nui, en dépit du fait que, selon la tradition orale, ce fut l'ancêtre-roi Hotu Matua qui débarqua dans l'île avec soixante-sept tablettes écrites. Mais ce qui pose problème, c'est qu'il a toujours été impossible de prouver que cet événement avait bien eu lieu.

¹² Le mot *rongo* signifie l'étude, le message. *Rongorongo* en est la forme emphatique et indique ce qui est grand et pluriel : la grande étude.



Figure 3. La tablette E (Keiti), photo (retouchée pour accentuer les signes) prise à Papeete, Tahiti, au début des années 1880. (© Dr Stephen Chauvet)

Durant les années 1862-1863, l'île de Pâques vécut des événements dramatiques. En effet, des navires péruviens et chiliens effectuèrent une série de razzias parmi la population, déportant du même coup les principaux connaisseurs du *rongorongo*. Et des mille quatre cent trente-deux personnes déplacées, quinze seulement revirent leur terre natale quelques années plus tard. À cette époque, la civilisation rapanui avait pratiquement disparu et ce qu'il restait des tablettes écrites pourrissait ou servait de bois de chauffage pour la cuisine.

On peut affirmer que, jusqu'en 1935, personne ne se préoccupa plus de cette écriture énigmatique. Ce furent l'ethnologue français Paul Rivet et l'archéologue belge Henri Lavachery qui relancèrent les recherches lorsqu'ils prirent connaissance d'un article assez étonnant du hongrois Guillaume de Hélyes, qui voyait une ressemblance entre les signes de la civilisation de l'Indus et ceux de Rapa Nui. C'est finalement à la fin de la Seconde Guerre mondiale que l'ethnologue Thomas Barthel, chef du chiffre en Allemagne, et le chercheur russe Youri Knorosov, étudièrent en profondeur cette écriture énigmatique, mais sans jamais apporter un éclairage quelconque sur la signification du contenu des tablettes.

Rongorongo : d'ici ou d'ailleurs ?



Intéressé depuis 1966 par tout ce qui touche Rapa Nui, je me suis longtemps efforcé d'acquérir des moulages des tablettes *rongorongo*. Mais les différents musées contactés trouvaient de nombreuses excuses, arguant entre autres que cela représenterait des frais exorbitants pour le moulage d'une seule pièce. Je décidai donc de reproduire moi-même ces tablettes à la manière ancienne, c'est-à-dire gravées

Figure 4. Outils de gravure dont la pointe est faite d'une dent de requin emmanchée. (Collection de l'auteur, photo © Patrick Ferry)

sur bois avec l'outil adéquat. Il me faudra trois années de recherches et d'essais avec divers outils – obsidienne, dent de rat, dent de chien – pour finalement prouver que seule l'utilisation de la dent de requin usagée donnait des résultats convenables et satisfaisants.

Au fur et à mesure que le temps passait, et à force d'examiner et de graver ces tablettes (onze en tout – dont la tablette « La Tahua » que je tiens en mains à la figure 5 –, ce qui représente au total quelque 4500 glyphes), je constatai après bien des recherches que l'on trouve sur celles-ci des signes qui n'ont strictement rien à voir avec Rapa Nui !

Figure 5. La tablette « La Tahua », reproduction à l'identique réalisée par l'auteur. (© Photo Bernard Philippe)

Ainsi en est-il d'un *rei miro*¹³ aux extrémités en forme de cornes ou croissants ; certains, dont l'origine est par ailleurs à rechercher du côté des îles Salomon, portent des signes *rongorongo*. Il en est même un gravé d'un personnage ou d'une créature ayant une longue trompe comme sur certains *tikis* des Marquises où, curieusement, ils représentent le dieu des pêcheurs. Ce pourrait-il qu'il s'agisse d'un échidné à long bec (*Zaglossus*), ce curieux petit mammifère insectivore de la famille des monotrèmes, propre à la Nouvelle-Guinée, peut-être représenté par un signe *rongorongo* et ici reproduit et stylisé sous forme d'un ustensile pour piler le fruit de l'arbre à pain (inconnu à l'île de Pâques) ou peut-être le taro ?



Figure 6. Glyphe rongorongo pouvant représenter un échidné à long bec sculpté dans du grauwacke, servant de pilon (20 cm de haut, circa -1500) ; vallée d'Ambun, Papouasie Nouvelle-Guinée. (D'après Thomas Barthel / photo Australia National Gallery, Canberra)

Figure 7. Signe oblong surmonté de trois pointes, à base convexe, semblable à un pilon en basalte des îles de la Société (h : 17cm). (D'après Thomas Barthel / photo musée Barbier-Mueller & Hazan)

¹³ Les *rei miro* (*rei* « nacre » et *miro* « bois », selon H. Lavachery, mais « proue » et « bateau » pour d'autres ; il est bien difficile de trancher) sont des pectoraux en forme de croissant jadis portés par les femmes de l'île de Pâques.

On remarque également parmi les signes des personnages cornus, d'autres comme coiffés d'un casque creusé dans unealebasse, voire découpé dans la peau d'un diodon séché (poisson porc-épic) comme en portaient les guerriers Kiribati des îles Gilbert, en Micronésie, et d'autres encore aux yeux exorbités, évoquant les *tikis* des Marquises. Ces représentations ne concordent pas avec ce que l'on sait du peuple rapanui. De même qu'il n'existe pas sur l'île de Pâques d'animaux à



long appendice nasal, comme l'échnidé, le fourmilier tamanoir ou autre espèce du genre. De plus en plus d'éléments s'ajoutent à une liste déjà longue, pour mettre en doute l'origine pascuane de cette écriture. À ce sujet, le Belge Jacques Moerenhout raconte l'histoire suivante. Lorsqu'il était ambassadeur des États-Unis à Tahiti, un vieux sage, voyant qu'il était très intéressé par son peuple, lui avait confié un soir que les enfants doués étaient formés à écrire avec un morceau de charbon de bois ou une arête de poisson entre les nervures des feuilles de bananier. Si l'on observe bien la vingtaine de tablettes pascuanes encore existantes dans le monde, on peut apercevoir, sur certaines d'entre elles, ces sillons si caractéristiques en forme de vaguelettes, qui imitent à mer-

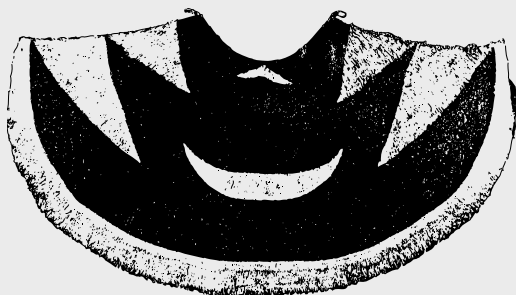
veille les nervures des feuilles de bananier.

Autre élément troublant : on n'a jamais trouvé sur l'île de Pâques un seul outil ou un seul objet décoratif associé à des dents de requin, ce qui est courant dans le reste de

Figure 8. En haut de page, signe d'un animal (?) à trompe gravé sur le rei miro 1 de Londres et, en bas, native des îles Salomon parée d'un rei miro en coquillage. (D'après Thomas Barthel / © Dr Stephen Chauvet)



Figure 9. De gauche à droite : des personnages coiffés de « cornes », d'un casque en calabasse ou façonné à partir d'un poisson porc-épic, un autre aux yeux exorbités, une créature à trompe (échnidé ?), le héros Tiu (?). Les excroissances cornues sur la tête d'un personnage, sur le côté d'un rei miro, ou aux extrémités d'un signe ovalaire percé pourraient être un signe de haut rang, distinguant la noblesse, tout comme les motifs triangulaires ou pointus sur des manteaux hawaïiens de fibres et de plumes.



Notons sur ce manteau (musée d'Archéologie de Cambridge), l'association de quatre de ces motifs, un rei miro (?) et un signe semblable au glyphe 78 (en forme de moustache) du catalogue de Barthel sur la tablette Aruku Kurenga. Autant d'indices indiquant le caractère allochtone des glyphes pascuans ? (D'après le catalogue de Thomas Barthel / The Art of the Pacific Islands, Peter Gath-ercole, Adrienne L. Kaeppler, et al., National Gallery of Art, 1979)

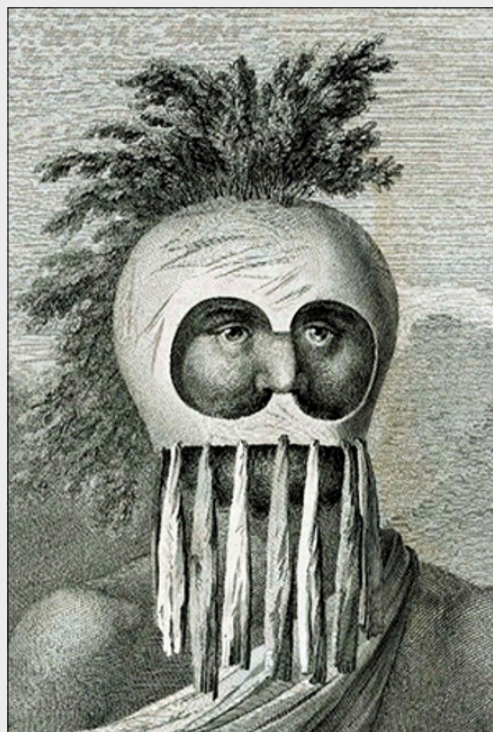
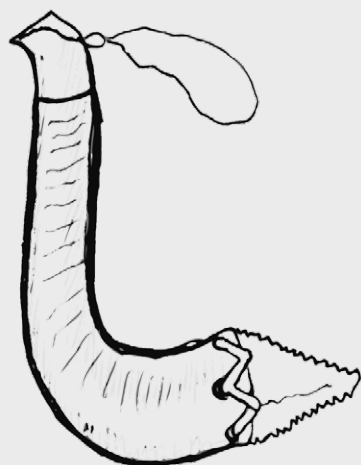
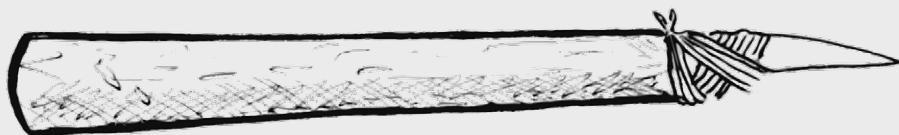


Figure 10. Homme des îles Sandwich portant un masque (casque ?) creusé dans une calabasse et guerrier Kiribati, des îles Gilbert, coiffé d'un heaume fait d'un diodon séché. (Gravure de 1874, d'après John Webber, qui accompagna la troisième expédition de James Cook dans le Pacifique / DR)



RÉFÉRENCE
ARTIFICIAL CURIOSITIES
COLLECTED ON THE THREE PACIFIC
VOYAGES OF CAPTAIN JAMES COOK
ADRIENNEL KAEPLER
BISHOP MUSEUM PRESS (HONOLULU)
SPECIAL PUBLICATION 65, 1978.

HAWAII "CAPTAIN COOK"
NATIONAL MUSEUM OF IRELAND N° 1882-3680
LONGUEUR 9 cm



ÎLES
TONGA

OUTIL À INCISER AVEC DENT DE REQUIN
MUSÉE "EXETER" N° E 1228 COOK
LONGUEUR 19 cm LEVIDENCE LEVERIAN MUSEUM



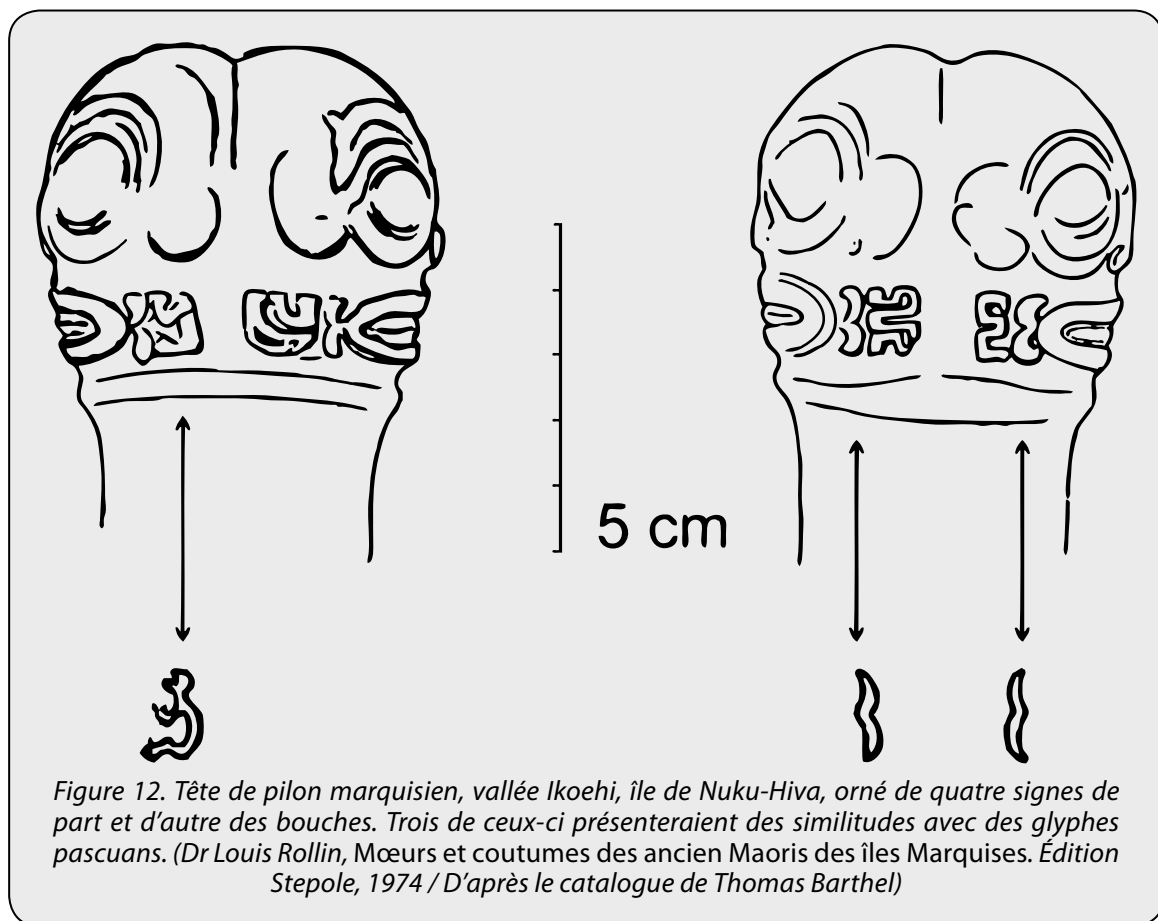
ÎLES
TONGA

DEUX OUTILS À INCISER AVEC DENT DE REQUIN
NATIONAL MUSEUM OF IRELAND N° 1882-3885
(TRINITY COLLEGE) N° 1882-3886 (NON ILLUSTRÉ)
LONGUEUR 14,5 cm ET 12,5 cm (ILLUSTRATION)

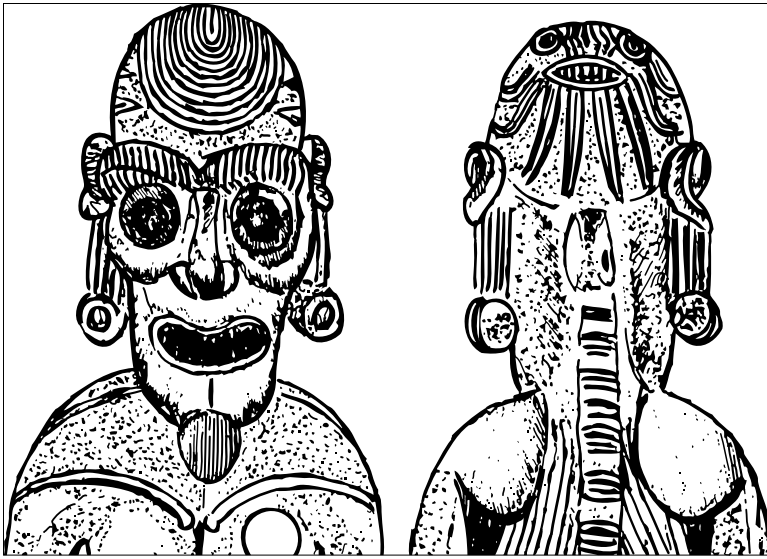
*Figure 11. Quelques exemples d'utilisation de dents de requin dans le Pacifique.
(Dessin François Dederen)*

la Polynésie et du Pacifique. Ces dernières années, les Orliac¹⁴ ont pourtant fouillé des centaines de fours à Rapa Nui et sur les milliers d'artéfacts récoltés, pas une seule dent de requin n'a été trouvée.

À une certaine époque, Thomas Barthel suspectait que, dans l'île de Raivavae en Polynésie française, un cap avait peut-être été franchi en passant de l'art à l'écriture et que, dans cette île, un système d'écriture ou de symboles mnémotechniques avait existé, comparable mais antérieur à celui de l'île de Pâques. S'appuyant sur les travaux du linguiste américain Frank Stimson, Barthel mentionne des tablettes de bois gravées appelées *taparakau*. Ces tablettes avaient six pieds de long et deux de large et étaient disposées au-dessus des portes des maisons des prêtres. Elles étaient incisées de cinq à six rangées de lignes noires qui servaient de guides pour graver les symboles. Ces tablettes transmettaient apparemment les événements historiques. Il semblerait que ce système relevait d'une école de prêtrise des îles de la Société. Sur l'île de Tupuai, une île de l'archipel de la Société, existent de nombreux pétroglyphes ressemblant aux motifs de l'art de Raiatea, appartenant au même archipel. Le docteur Rollin mentionne que, sur le bifront d'un pilon marquisien, figurent trois signes semblables à ceux de Rapa Nui.



¹⁴ Catherine et Michel Orliac, auteurs entre autres de : *Île de Pâques, des dieux regardent les étoiles, Découvertes*, n° 38, Gallimard Jeunesse, Paris, 2004.



Il existe aux Marquises des pétroglyphes liés à ceux de l'île de Pâques. Ils sont situés dans la vallée de Tueato, adjacente à la vallée de Tahauku, dans l'île de Hivahoa. Dans cette vallée se trouve la terre de Make-Make, le grand-père du héros marquisien Tiu, né sous la forme d'un œuf. Nous retrouvons sur les tablettes cette allusion, sous la forme d'un personnage assis dans un

œuf, regardant vers la droite.

Il faut rappeler que de nombreuses statuettes anciennes de Rapa Nui portent sur la tête la gravure d'un poulpe à huit bras. Nous savons que la tête du grand poulpe se trouve à Raiatea, alors que ses tentacules s'étendent sur Te Moana o Hiva, l'Océan, traçant des routes pour les pirogues vers les différentes îles du triangle polynésien. Raiatea était en fait le lieu de rassemblement des navigateurs, qui en firent un jour le centre de leur alliance, et édifièrent le mara'e Tapu-Tapu-atea¹⁵.

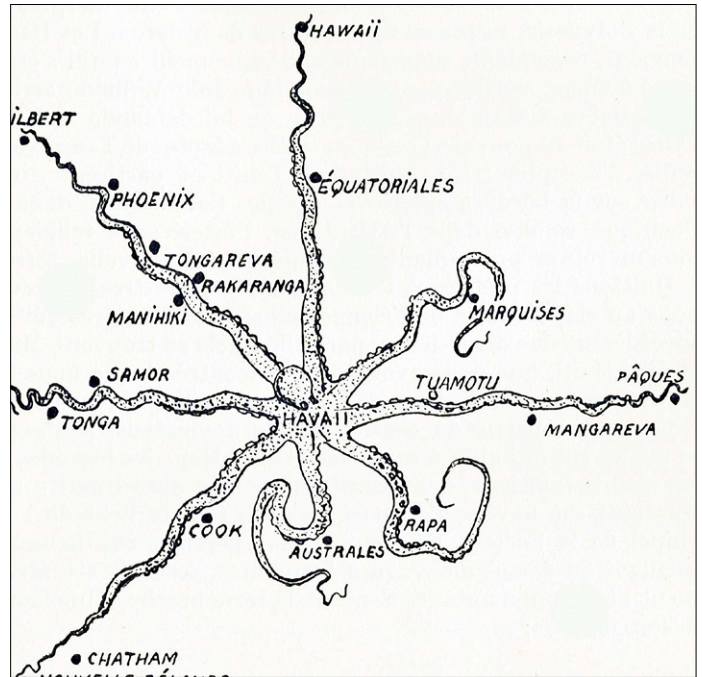


Figure 13. En haut de page, gravure d'un poulpe à huit tentacules sur le crâne d'un moai kava kava de la première période. En bas, le grand poulpe, emblème de la navigation aux temps anciens. (Collection Carlo Monzino, d'après un dessin de François Dederen, planche 227, p. 389 de son *Corpus Rapa Nui* / Dessin de Peter H. Buck, *Les migrations des Polynésiens*, Payot, Paris, 1952)

¹⁵ Les mara'e, ou temples à ciel ouvert du culte polynésien, ont pour fonction de relier les hommes, les ancêtres et les dieux. Le plus grand et le plus important de ces lieux sacrés est le mara'e Tapu-Tapu-atea. Il est situé sur l'île de Raiatea, laquelle est considérée comme le berceau de la culture polynésienne.

Durant plusieurs années, j'ai entretenu une correspondance avec Marc Liblin¹⁶, aujourd'hui décédé. Il a résidé pendant seize ans dans l'île de Rapa (archipel des Australes en Polynésie française), et tout au long de son séjour il intrigua les insulaires avec ses recherches sur la langue rapa ancienne, y relevant des connexions avec les signes *rongorongo* de l'île de Pâques. Nous sommes persuadés qu'à un moment de leur histoire, les ethnies polynésiennes importantes avaient des relations commerciales et entretenaient des échanges utilitaires et culturels. Il est plus que probable que ce sont les conflits entre ethnies qui ont mis fin à ce marché commun de la Polynésie et que de

Figure 14. Les Onze Travaux de Te Pito. (© Photo Bernard Philippe).

ce fait, ces aide-mémoire historiques que constituaient les *rongorongo* sont tombés en décrépitude. Sachant cela, certains sages ont peut-être chargé Hotu Matua de préserver ce qui restait de ces aide-mémoire, témoins des grands faits historiques des ethnies du Pacifique. Il est donc plus que vraisemblable que l'écriture *rongorongo* n'a jamais été une invention des Pascuans. On peut en être d'autant plus persuadé qu'à l'heure actuelle, ce peuple cherche à récupérer les statues et les artéfacts que tous les peuples du monde lui ont volés, mais en aucun cas les tablettes d'écriture, qui devraient en toute logique représenter leur bien le plus précieux. Et en outre, depuis qu'ils disposent d'un musée convenable, jamais au grand jamais les responsables n'ont demandé que leur soit offert un moulage de l'ensemble des *rongorongo* dispersés à travers le monde, afin de les exposer à la vue des quelque 100 000 visiteurs annuels. Leur manque d'intérêt est d'ailleurs confirmé par le fait que, depuis 2004, ils n'exposent pas les fac-similés de *rongorongo* qui leur ont été offerts. Si un peuple avait inventé une telle écriture, leur plus grande fierté serait de le crier haut et fort sur tous les toits, ce qui n'est absolument pas le cas.



Illustration de page de titre : et tout là-bas, au couchant, Marae Renga, Hiva, la Polynésie... (© Photo Patrick Ferryn)

¹⁶ Pour en savoir plus sur l'histoire de ce personnage hors norme qu'est Marc Liblin : www.agoravox.fr/culture-loisirs/voyages/article/ile-rapa-l-invraisemblable-79470 (N.D.L.R.)

L'expédition de l'Inca Tupac Yupanqui

Le fabuleux exploit de la traversée de l'océan Pacifique en balsa

Jean Hervé Daude, Laval, Québec, Canada, 2019, ISBN : 978-2-9815865-3-7



Jean Hervé Daude est un autre passionné de l'île de Pâques, sociologue de formation, chercheur et grand voyageur. Il défend l'hypothèse controversée, promue en son temps par le célèbre navigateur et explorateur Thor Heyerdahl, d'une diffusion culturelle de l'Amérique du Sud à l'époque incaïque vers Rapa Nui. Pour l'occasion, Jean Hervé Daude, déjà familier de l'île de Pâques, a effectué un périple au Pérou et en Bolivie, dont il livre ici une moisson d'images illus-

trant d'interpellantes similitudes pour étayer ses thèses.

Pour toute information : <http://www.jeanhervedaude.com>

Avant-propos de l'auteur

« Cette étude préliminaire a pour objectif de jeter les bases d'une recherche sur l'exploration de certaines îles océaniques effectuée par les Incas, en l'occurrence par l'Inca Tupac Yupanqui. De nombreux indices nous portent à croire que cette expédition maritime mentionnée dans la tradition orale péruvienne a non seulement bel et bien eu lieu, mais que de plus ce ne serait pas la première fois que des Péruviens se seraient aventurés dans l'océan Pacifique et auraient été en contact avec d'autres peuples très éloignés.

Cette étude apporte certains indices et une piste intéressante concernant le trajet suivi en mer par les Incas qu'il nous semble important de continuer à développer. Certaines expéditions, amenant à certains échanges culturels entre différentes civilisations, n'ont pas reçu, selon nous, l'attention nécessaire de la communauté scientifique.

Nous allons voir dans cette étude que l'île la plus proche de la côte sud-américaine aurait aussi subi l'influence péruvienne de la manière la plus marquée. Il s'agit de la célèbre Île de Pâques. D'autres îles plus lointaines auraient été visitées de longue date plus ou moins régulièrement par des marchands péruviens, mais la récolte des informations nécessaires pour le démontrer prendra plus de temps.

Ce livre est basé en partie sur les diverses études déjà publiées de l'auteur concernant l'influence incaïque sur la culture de l'Île de Pâques. Ces études sont plus spécialisées et plus complètes, et contiennent toutes les références bibliographiques. »

KADATH ASBL
Avenue Edmond Parmentier 36, Bte 2
B-1150 Bruxelles, Belgique
Éditeur responsable : Patrick Ferryn
Design et mise en page : Jean Leroy